

MARENDA A TSESALET (1855)



Un bò dzor lo matin m'est venu la vernecca
D'allé mé promené. Dze fremo la bottecca ;
Dze pregno mon bâton, dze parto to solet
Pe fére un petsou tor aoutre pe Tsesalet.

Quan dze me si trovà protso de Monflouri,
Sensa ren l'y pensé, dze recontro un ami,
Que l'allàve i torgnaou p'atseté de bebeille,
Et prendre de feulé pe se grante feille.

In me totsén la man me deut : « Que féde-vò ?

Dz'attendzò dei gran ten de vo vère tsi no :

Vo sade come l'est noutro petsou megnadzo

Se dze poui vo s-offri de pan et de fromadzo,

De voutra compagni dze vo m'en retorné,

Et celle comechon le fo poué aprè dené ».

-- Cognèssen son bon cœur, sa grâce m'atteriàve ;



In quatre pà dz'arivo i mètso que restàve.
Et lé, lliu lo premiè, s'avance din la lliou,
Et pouë me vat uvri la porta de son baou.
Doze vatse in entren, dessu dove rentsàye,
L'etson totte bien grasse et bien insonaillàye.
« Venide, m'at-ë deut, ce din lo gabenet ;
Prende place un momen inque aper di fornet.
-- Derendzàde-vo pa, se volei bien me creire.
-- Cen no derendze ren. Maque euna coppa a beire ! ».

V'ucha vu, din ci baou, l'y perdzan pa lo ten ;
Pa s-un d'intre tseut leur restàve a fére ren.
A la carra d'un ban euna feille feulàve ;
Contre llië sa seraou sur la tabla copàve
Pe son frère un dzepon de jouli drap tanet ;



L'ère la pi dzovenna a fére de pitset.
Lo pi petsou garçon se treinàve pe terra,
In rebatten lo tsat catsà dedin sa berra ;
Un atro pi grosset fabrecàve un tsaven,
Et lo viou papa-gran l'ètse a l'ei teni men.
Tot cen l'ère assedu, tsacun a son ovrado ;
A peina qu'in sentset lo bien ledzè tapadzo
Di sicliemen di borgo et di dzen *tra-la-la*
Que la mamma tsantàve in breichen son meinà.

Atot la coppa in man s'avance lo compère,
Porten un quarteron de ci de la comère.
Un manté su la table, épatà propramen.
S'est vu tsardza de roba et mè dz'i deut : *Amen* !
-- Porto ! me deut l'ami ; compère, maque beide ;



Dze l'i fé-lo cassé, n'en la crotta tan freide.
-- Là ! Dz'acetto la coppa et beyo san façon,
Et pouë dze la remetto i s-âtre de meison ;
Më soven su son bor leur pot pouson a peina :
L'est-é pe l'amé pa, l'est-é p'avei de geina ?
Aprè lo secon tor la leichàvon passé ;
Gneun d'âtre que no dò la voillet më beigé.
Dze començo a copé de grevière et de flantse,
Et tseut le s-âtre aprè, se lévon de leur bantse ;
L'un uvre son caoutè, l'âtro son corbetson,
Et vegnon, a bë-tor, se copé marendzon.
De demi teisa llioen qu'a peina l'avendzàvon,
S'implichan bien le pouin et pouë se retiràvon.

A pa ren vo catsé, dz'ëro fran étonnà



Quand devan mè dz'i vu cinq fromadzo intanà !

Lo premiè su lo plat l'ètse an bonna grevière

Pa fête p'un fretè, mè p'an bonna fretère.

Un âtro gamolà, d'un impanna d'autsau,

De son fià di pequen parfèumàve lo baou.

Un mortaret tot pers, que gardàvon incàro,

L'ayet fèt un fretè di montagne de Sarro.

L'ètse su cella matse un bien sado bocon,

Que l'ayan reservà p'euna bouna occajon.

Un bò fromadzo grà devant mè s'épatàve ;

Cella qui l'ayet fèt contenta l'aveitsàve.

Teuteun un bò reblec, fèt de la mëma man,

Sayet lo miou de tseut accompagné mon pan.

Tot in mindzen n'en fèt dove bartavelàye

Et beyen un bon cou, le s-aoure son passàye.



Lo solei l'ayet fét le trei quar de son tor,
Et l'ombra de la nèt biantou gagnàve i dzor,
Quan l'at sonnà per mè l'aoura desagréabla
Que m'a fét levé pià de dèstot cella tabla.
Car l'est ren lo pleisi qu'in a avouë le gran,
(Surtou quan l'ambechon vat todzor i devan)
S'in lo compàre a ci qu'in trouve a la campagne
Dèstot lo pouro tet, i pià de la montagne.

GOUTER À CHÉSALET (1855) Traduction



Un beau jour, le matin, il me vint la fantaisie
D'aller me promener. Je ferme ma boutique ;
Je prends mon bâton, je pars tout seul,
Pour faire un petit tour du côté de Chésalet.
Lorsque je me trouvai près de Montfleuri,
Sans y penser, je rencontre un ami,
Qui allait chez le tourneur pour acheter des bobines,
Et prendre de quoi filer pour ses plus grandes filles.
En me touchant la main, il me dit : « Que faites-vous ?
J'espérais depuis longtemps de vous voir chez nous :
Vous savez comment est notre petit ménage
Si je puis vous offrir du pain et du fromage,
En votre compagnie je vais m'en retourner,
Et ces commissions je les ferai après dîner ».
-- Connaisant son bon cœur, sa grâce m'attirait ;



En quatre pas j'arrive à la maison où il demeurait.

Et là, lui le premier, s'avance dans l'allée,

Et puis va m'ouvrir la porte de son étable.

Douze vaches, en entrant, sur deux rangées,

Étaient toutes bien grasses et bien munies de sonnailles.

« Venez, me dit-il, ici, dans ce cabinet ;

Prenez place, un instant près du fourneau.

-- Ne vous dérangez pas, si vous voulez bien me croire.

-- Cela ne nous dérange en rien. Seulement une coupe à boire ! ».

Si vous aviez vu, dans cette étable, on n'y perdait pas le temps :

Pas un, entre tous, ne restait à rien faire.

Au coin d'un banc une fille filait ;

Près d'elle, sa sœur, sur la table coupait

Pour son frère, un gilet de joli drap tanné ;



La plus jeune était à faire des dentelles.
Le plus petit garçon se traînait par terre,
En roulant le chat caché dans son bonnet ;
Un autre plus grand fabriquait un panier,
Et le vieux grand-papa était à les observer.
Tous ces gens étaient assidus, chacun à son ouvrage ;
À peine entendait-on le bien léger bruit
Du sifflement de rouet et du beau *tra-la-la*
Que la mère chantait en berçant son enfant.

Avec la coupe en main s'avance le compère
Portant un quarteron du vin de la commère.
Une nappe sur la table étendue proprement,
S'est vue chargée de nourritures et moi j'ai dit : *Amen* !
-- A votre santé ! Me dit l'ami ; compère, buvez seulement ;



Je l'ai fait un peu chauffer, nous avons la cave tant froide.
-- Là ! J'accepte la coupe et je bois sans façon,
Ensuite je la remets aux autres de la maison ;
Mais souvent sur son bord leurs lèvres posent à peine :
Est-ce pour ne pas l'aimer, ou pour avoir de la gêne ?
Après le second tour, ils la laissent passer ;
Aucun autre que nous deux ne la voulait plus baiser.
Je commence à couper du gruyère et du pain
Et tous les autres ensuite se lèvent de leur banc ;
L'un ouvre son couteau, l'autre sa petite serpette,
Et viennent, tour à tour, se couper leur part de goûter.
A une demi-toise loin (de la table) qu'à peine ils atteignaient,
Ils se remplissaient bien les mains et puis se retiraient.

Pour ne rien vous cacher, j'étais vraiment étonné



Lorsque j'ai vu devant moi cinq fromages entamés !
Le premier sur le plat, c'était un bon gruyère
Fait non par un fruitier, mais par une bonne fruitière.
Un autre vermoulu, d'un empan de hauteur,
De son odeur piquante parfumait l'étable.
Un autre fromage tout bleu, qu'ils gardaient à part,
Avait été fait par un fruitier des montagnes de Sarre.
Et par dessus ce tas était un bien savoureux morceau,
Qu'on avait réservé pour une bonne occasion.
Un beau fromage gras devant moi s'étendait ;
Celle qui l'avait fait contente le regardait.
Cependant un beau fromage à la crème, fait de la même main
Savait mieux que les autres accompagner mon pain.
Tout en mangeant, nous fîmes quelques causeries,
Et buvant un bon coup, les heures sont passées.



Le soleil avait fait les trois quarts de son tour,
Et l'ombre de la nuit bientôt l'emportait sur le jour,
Lorsque sonna pour moi l'heure désagréable
Qui me fit lever pied de dessous cette table.
Car ce n'est rien que le plaisir qu'on a avec les grands,
(surtout parce que l'ambition va toujours au devant)
Si on le compare à celui qu'on trouve à la campagne
Sous un pauvre toit, au pied de la montagne.